

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 2

Artikel: Un instituteur vaudois au milieu du XIXme siècle : (fin)
Autor: Gander, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-208406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En vente au Bureau du « Conteur »

Etraz, 23 (1^{er} étage).

Causeries du « Conteur vaudois ». — Choix de morceaux français et patois, prose et vers, parmi les plus populaires.

Illustrations de Ralph Favey, Grognuz et l'Assesseur, récit humoristique des aventures de trois Vaudois, à Paris, à Berne et Fribourg, pendant le Tir fédéral. Illustrations de Ralph et de J.-H. Rosen.

Fr. 1 50

La ville malice d'au canton de Vaud, par C.-C. Denéréaz.

" 2 50

L'histoire de Guyaume-Tè, par L. Favrat (encore quelques exemplaires).

" 1 —

(Par poste, fr. 0,22 en timbres.)

" 0 20

UN INSTITUTEUR VAUDOIS

AU MILIEU DU XIX^{me} SIÈCLE

(Fin.)

Mais je n'étais pas seulement l'élève de M. Walter; j'étais encore son pensionnaire. Et, cet hiver-là, nous étions deux en cette qualité. J'avais un petit camarade de Bullet, d'un an plus jeune. Nous couchions ensemble, dans la chambre commune, car nous étions considérés comme les enfants de la famille. Nous vivions en bonne intelligence avec M^{me} Walter, aussi d'un an plus jeune que moi. Nous préparions ensemble nos devoirs pour le lendemain. J'étudiais mentalement — je n'ai jamais pu faire autrement, — mais mes deux camarades faisaient un vacarme auquel je n'ai pas tardé à m'habituer. Nous faisions nos tâches érites à la table commune, pendant que M^{me} Walter cousait ou filait avec une fileuse à la journée.

A ce propos, je me souviens d'une bonne vieille, à laquelle nous jouions des tours de gamins. Je lui avais un jour détraqué son rouet. Quelle colère j'avais alors allumée ! « C'est clia pèchta dè boueubo qu'a cin fè ! Attin pîrè, le vè derè à ta mère ! » Et mes deux camarades de rire à se tenir les côtes, pendant que moi, ma foi, je riais un peu jaune. Une autre fois, c'était un dimanche soir, la bonne vieille, édentée comme je le suis à mon tour, n'avait plus guère qu'une longue canine qui se montrait sur sa lèvre inférieure quand elle riait. Nous jouions aux cartes et un rire accueillait chaque fois le perdant. Mais, ce qui excitait l'hilarité de ces diables de gamins, c'était... la longue dent de la fileuse ! Et le rire durait à plaisir.

Chaque soir, lorsque nos tâches pour le lendemain étaient achevées, M. Walter, qui avait acheté le recueil de chansons de Dubois, nous en enseignait la musique, et l'ennui de la maison paternelle, auquel tout enfant hors des jupes de sa maman n'échappait guère, s'évanouissait en apprenant : *Jenny l'ouvrière, le Mendiant, Moine et Bandit* et bien d'autres. On le voit, notre maître avait largement pourvu à notre délassement. Il aimait le chant populaire, bien qu'il ne fût guère pratiqué dans ce temps que sous la forme de chansons et romances de

divers auteurs. Aussi, quand son ami et collègue, le poète vaudois Oyex-Delafontaine publia ses *Aubépines*, il ne manqua pas de les acheter. Et des jeunes gens des villages environnants vinrent, les dimanches soir, apprendre et répéter, chez lui, *Jadis ou la Grand-mère*, la *Fille du Prolétaire*, etc. Nous apprîmes même cette dernière chanson à l'école, en même temps que :

Chante, chante,
Charme ton métier
Vante, vante
Tout bon ouvrier.
La main diligente
S'amasse une rente.
Chante, plante
L'arbre du repos,
Oui, l'arbre du repos.

Et tout cela s'apprenait sans le secours d'un instrument quelconque, car notre maître et ami ne jouait d'aucun. Le goût du chant en sociétés n'a été que plus tard importé de la Suisse allemande chez nous. Alors la chansonnette a été reléguée à l'arrière-plan et remplacée par les ridicules productions parisiennes que la jeunesse chante après boire. Ce fut un recul. Espérons que le pays se rattrappera sous ce rapport, car l'esprit vaudois n'est pas mort.

* * *

Dans la vie publique et particulière, M. Walter s'est toujours montré à la hauteur des situations variées dans lesquelles il s'est trouvé. Il n'y avait pour lui ni grandes ni petites tâches ; il les accomplissait toutes avec la même droiture. C'est ainsi qu'il fut pendant de nombreuses années secrétaire municipal. Grâce à sa perspicacité, une jolie route reliant Grandevent avec les communes situées plus bas, fut construite. Il y avait là des difficultés considérables, au nombre desquelles l'opposition d'une commune intéressée. Grandevent n'avait alors qu'une voie de communication d'origine burgonde, à même la pente assez raide du terrain. Il fallait là une initiative aussi courageuse qu'entendue. M. Walter fut assez heureux pour la mener à bien ; mais il n'y ménagea ni sa peine ni son temps. La construction du joli collège de cette commune date aussi de cette époque. Sa collaboration à cette œuvre, qui lui touchait de près, fut précieuse.

Mais, s'il mettait la main à tout ce qui avait rapport à l'utilité publique, il le faisait avec un parfait désintéressement, et avec une telle modestie qu'il n'était pas possible avec lui d'employer ces formules de politesse comme : « Monsieur Walter ou Monsieur le régent ». Un l'a aurait interpellé : « Régent, que pensez-vous de ceci ? » Ou même : « Régent, vèni vai voualit sozicè. » A l'école même, les enfants lui répondaient ; *oui ou non* simplement.

Plusieurs fois, je l'ai accompagné, entre les écoles, la hotte au dos, portant du fumier ou de la terre au plantage ou à la vigne. Et à ce propos un souvenir me revient : Un samedi après midi de printemps, il avait pris avec lui un vieux journalier pour tailler à la vigne. Lui se servait d'un sécateur ; quant à l'ouvrier, il ma-

nait encore la serpette et, de temps en temps, il la repassait sur un bout de pierre à faux qu'il sortait de sa poche de gilet. Il faisait un air vif qui nous mettait une perle au bout du nez. M^{me} Walter qui, comme moi, arrachait les échalas, vint me dire à voix basse : « As-tu vu avec quoi Pierre humecte la molette pour aiguiser la serpette ? » Je regardai, et je vis le pauvre vieux qui, de temps en temps frottait sa molette à ses narines !

Et cette extrême simplicité de mon maître était loin de lui aliéner la considération de ses concitoyens et de ses élèves ; au contraire.

J'ai vécu chez lui quatre hivers de mon enfance, les plus gais, les plus heureux de ma vie. L'été, je le passais à la montagne, où mon père exerçait son métier de fruitier ou amodiateur. Là, je vivais en *boraviron*, ne recevant aucune leçon d'école. Je m'ennuyais souvent de M. Walter. Aussi les quelques visites qu'il nous fit furent-elles toujours des jours de fête pour moi. Un dimanche, il avait même pris la peine d'apporter sa carabine et des munitions. J'eus bien-tôt improvisé une cible au moyen d'une vieille planche à fromage. La ligne de tir était près du chalet, et nous pûmes là passer quelques heures de franche gaité, bien que l'arme me parût un peu lourde pour moi.

Mais M. Walter, au bout de quelques années encore, et à la suite de circonstances diverses quitta Grandevent pour Provence, où comme instituteur il exerça de nouveau sa bienfaisante influence, faisant quelques élèves distingués, dont j'ai connu et connais encore plusieurs. Ainsi, là encore son passage laissa d'heureuses traces et de bons souvenirs. Puis il vint à Romairon, alors que cette commune venait de s'unir avec celle de Vaugondry pour former une meilleure école. M. Walter, bien qu'âgé déjà, aurait pu, ici encore, faire beaucoup de bien, mais la maladie, la vieillesse et finalement la mort vinrent mettre fin en 187... à cette belle existence toute consacrée au devoir. G. Walter ne laissa que des regrets parmi ses nombreux amis, ses élèves et parentis en deuil.

Quant à moi, j'ai contracté à son endroit une dette de reconnaissance que rien ne pourra jamais payer. Il fut pour moi le maître, l'ami, le conseil dans des moments pénibles. Et je termine cette bien maigre notice biographique par ces mots : « Honneur à la mémoire de cet homme modeste qui, sans bruit, a fait beaucoup de bien à son pays ! »

S. GANDER.

Bain de son. — M. **, qui a commandé qu'on lui prépare un bain de son, sonne son valet de chambre, tout nouvellement débarqué de la campagne.

— Alors, François, que signifie cette plaisanterie ? Il n'y a pas une goutte d'eau dans la baignoire.

— Monsieur ne m'a pas demandé d'eau ; monsieur m'a seulement dit qu'il voulait un bain de son.